

SIMONE DE BEAUVOIR

L'INVITÉE

roman

nrf

GALLIMARD

L'INVITÉE

SIMONE DE BEAUVOIR

L'invitée

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

**© Éditions Gallimard, 1943,
renouvelé en 1970.**

A Olga Kosakiewicz

Chaque conscience poursuit la mort de l'autre.

HEGEL.

Première partie

•

CHAPITRE PREMIER

Françoise leva les yeux. Les doigts de Gerbert sautillaient sur le clavier, il regardait le manuscrit d'un air farouche; il semblait fatigué; Françoise avait sommeil, elle aussi; mais sa propre fatigue avait quelque chose d'intime et de douillet : elle n'aimait pas ces cernes noirs sous les yeux de Gerbert; son visage était fripé, durci, il paraissait presque ses vingt ans.

— Vous ne voulez pas qu'on s'arrête ? dit-elle.

— Non, ça va, dit Gerbert.

— D'ailleurs, je n'ai plus qu'une scène à mettre au net, dit Françoise.

Elle tourna une page. Deux heures avaient sonné depuis un moment déjà. D'ordinaire à cette heure il n'y avait plus personne de vivant dans le théâtre; cette nuit il vivait; la machine à écrire cliquetait, la lampe répandait sur les papiers une lumière rose. Et je suis là, mon cœur bat. Cette nuit, le théâtre a un cœur qui bat.

— J'aime travailler la nuit, dit-elle.

— Oui, dit Gerbert, c'est tranquille.

Il bâilla. Le cendrier était plein de mégots blonds, il y avait deux verres et une bouteille vide sur le guéridon. Françoise regarda les murs de son petit bureau, l'air rose rayonnait de chaleur et de lumière humaine. Dehors, c'était le théâtre inhumain et noir, avec ses couloirs déserts, autour d'une grande coque creuse. Françoise posa son stylo.

— Vous ne boiriez pas encore un coup ? dit-elle.

— Eh, ça ne serait pas de refus, dit Gerbert.

— Je vais chercher une autre bouteille dans la loge de Pierre.

Elle sortit du bureau. Elle n'avait pas tant envie de whisky : c'étaient ces corridors noirs qui l'attiraient. Quand elle n'était pas là, cette odeur de poussière, cette pénombre, cette solitude désolée, tout ça n'existait pour personne, ça n'existait pas du tout. Et maintenant elle était là, le rouge du tapis perçait l'obscurité comme une veilleuse timide. Elle avait ce pouvoir : sa présence arrachait les choses à leur inconscience, elle leur donnait leur couleur, leur odeur. Elle descendit un étage et poussa la porte de la salle; c'était comme une mission qui lui avait été confiée, il fallait la faire exister, cette salle déserte et pleine de nuit. Le rideau de fer était baissé, les murs sentaient la peinture fraîche; les fauteuils de peluche rouge s'alignaient, inertes, en attente. Tout à l'heure ils n'attendaient rien. Et maintenant elle était là et ils tendaient leurs bras. Ils regardaient la scène masquée par le rideau de fer, ils appelaient Pierre, et les lumières de la rampe et une foule recueillie. Il aurait fallu rester là toujours, pour perpétuer cette solitude et cette attente; mais il aurait fallu être aussi ailleurs, dans le magasin d'accessoires, dans les loges, au foyer : il aurait fallu être partout à la fois. Elle traversa une avant-scène et monta sur le plateau; elle ouvrit la porte du foyer, elle descendit dans la cour où moisissaient de vieux décors. Elle était seule à dégager le sens de ces lieux abandonnés, de ces objets en sommeil; elle était là et ils lui appartenaient. Le monde lui appartenait.

Elle franchit la petite porte de fer qui fermait l'entrée des artistes, et s'avança jusqu'au milieu du terre-plein. Tout autour de la place, les maisons dormaient, le théâtre dormait; un seul de ses carreaux était rose. Elle s'assit sur un banc, le ciel brillait noir au-dessus des marronniers. On se serait cru au cœur d'une sous-préfecture tranquille. En cet instant, elle ne regrettait pas que Pierre ne fût pas auprès d'elle, il y avait des joies qu'elle ne pouvait pas connaître en sa présence : toutes les joies de la solitude; elle les avait perdues depuis huit ans, et parfois elle en éprouvait comme un remords. Elle se laissa aller contre le bois dur du banc; un pas rapide résonnait sur l'asphalte du trottoir; sur l'avenue un camion passa. Il y avait ce bruit mouvant, le ciel, le feuillage hésitant des arbres, une vitre rose dans une façade noire; il n'y avait plus de Françoise; personne n'existait plus nulle part.

Françoise sauta sur ses pieds; c'était étrange de redevenir quelqu'un, tout juste une femme, une femme qui se hâte parce qu'il y a un travail pressé qui l'attend, et ce moment n'était qu'un moment de sa vie comme les autres. Elle posa la main sur la poignée de la porte et elle se retourna le cœur serré. C'était un abandon, une trahison. La nuit allait engloutir à nouveau la petite place provinciale; la vitre rose luirait vainement, elle ne luirait plus pour personne. La douceur de cette heure allait être perdue à jamais. Tant de douceur perdue par toute la terre. Elle traversa la cour et monta l'escalier de bois vert. Ce genre de regret, elle y avait renoncé depuis longtemps. Rien n'était réel que sa propre vie. Elle entra dans la loge de Pierre et prit une bouteille de whisky dans l'armoire, puis elle remonta en courant vers son bureau :

— Voilà qui va nous rendre des forces, dit-elle. Comment le voulez-vous, sec ou à l'eau ?

— Sec, dit Gerbert.

— Est-ce que vous serez capable de rentrer chez vous ?

— Oh ! je commence à tenir le whisky, dit Gerbert avec dignité.

— Vous commencez..., dit Françoise.

— Quand je serai riche et que j'habiterai chez moi, j'aurai toujours une bouteille de Vat 69 dans mon armoire, dit Gerbert.

— Ce sera la fin de votre carrière, dit Françoise. Elle le regarda avec une espèce de tendresse. Il avait sorti sa pipe de sa poche et il la bourrait d'un air appliqué. C'était sa première pipe. Tous les soirs, quand ils avaient vidé leur bouteille de beaujolais, il la posait sur la table et il la regardait avec un orgueil d'enfant; il fumait en buvant une fine ou un marc. Et puis ils partaient par les rues, la tête un peu brûlante à cause du travail de la journée, du vin et de l'alcool. Gerbert marchait à longues enjambées, sa mèche noire en travers du visage, et les mains dans les poches. Maintenant, c'était fini; elle le reverrait souvent, mais ce serait avec Pierre, avec tous les autres; ils seraient de nouveau comme deux étrangers.

— Vous aussi, pour une femme, vous tenez bien le whisky, dit Gerbert d'un ton impartial.

Il examina Françoise :

— Seulement vous avez trop travaillé aujourd'hui, vous devriez dormir un peu. Je vous réveillerai si vous voulez.

— Non, j'aime mieux en finir, dit Françoise.

— Vous n'avez pas faim ? Vous ne voulez pas que j'aille vous chercher des sandwiches ?

— Merci, dit Françoise. Elle lui sourit. Il avait été si prévenant, si attentif; chaque fois qu'elle se sentait découragée, elle n'avait qu'à regarder ses yeux gais et elle reprenait confiance. Elle aurait voulu trouver des mots pour le remercier.

— C'est presque dommage que nous ayons fini, dit-elle, je m'étais bien habituée à travailler avec vous.

— Mais ce sera encore plus amusant quand on mettra en scène, dit Gerbert. Ses yeux brillèrent; l'alcool avait mis une flamme à ses joues.

— C'est si plaisant de penser que dans trois jours tout va recommencer. J'adore les débuts de saison.

— Oui, ce sera amusant, dit Françoise. Elle attira vers elle ses papiers. Ces dix jours de tête-à-tête, il les voyait s'achever sans regret; c'était naturel, elle ne les regrettait pas non plus; elle ne pouvait tout de même pas demander que Gerbert eût des regrets tout seul.

— Ce théâtre tout mort, chaque fois que je le traverse, ça me donne le frisson, dit Gerbert, c'est lugubre. J'ai vraiment cru que ce coup-ci il allait rester fermé toute l'année.

— On l'a échappé belle, dit Françoise.

— Pourvu que ça dure, dit Gerbert.

— Ça durera, dit Françoise.

Elle n'avait jamais cru à la guerre; la guerre, c'était comme la tuberculose ou les accidents de chemin de fer; ça ne peut pas m'arriver à moi. Ces choses-là n'arrivent qu'aux autres.

— Vous pouvez vous imaginer, vous, qu'un vrai grand malheur tombe sur votre propre tête ?

Gerbert fit une grimace :

— Oh ! très facilement, dit-il.

— Pas moi, dit Françoise. Ce n'était pas même la peine d'y penser. Les dangers dont on pouvait se défendre il fallait les envisager, mais la guerre n'était pas à une mesure humaine. Si elle éclatait un jour, plus rien n'aurait d'importance, pas même de vivre ou de mourir.

— Mais ça n'arrivera pas, se répéta Françoise. Elle se

pencha sur le manuscrit ; la machine à écrire cliquetait, la pièce sentait le tabac blond, l'encre et la nuit. De l'autre côté de la vitre, la petite place recueillie dormait sous le ciel noir ; au milieu de la campagne déserte un train roulait. Moi, je suis là. Mais pour moi qui suis là, la place existe, et le train qui roule ; Paris tout entier, et toute la terre dans la pénombre rose du petit bureau. Et dans cette minute toutes les longues années de bonheur. Je suis là au cœur de ma vie.

— C'est dommage qu'on soit obligé de dormir, dit Françoise.

— C'est surtout dommage qu'on ne puisse pas se sentir dormir, dit Gerbert. Dès qu'on commence à se rendre compte qu'on dort, on se réveille. On ne profite pas.

— Mais vous ne trouvez pas que c'est fameux de veiller pendant que les autres gens dorment ? Françoise posa son stylo, et tendit l'oreille. On n'entendait aucun bruit, la place était noire, le théâtre noir.

— J'aimerais m'imaginer que tout le monde est endormi, qu'en ce moment il n'y a que vous et moi de vivant sur terre.

— Ça me donnerait plutôt les jetons, dit Gerbert. Il rejeta en arrière la longue mèche noire qui lui tombait sur les yeux. C'est comme quand je pense à la lune : ces montagnes de glace et ces crevasses et personne là-dedans. Le premier qui grimpera là-dedans, il faudra qu'il soit culotté.

— Je ne refuserais pas si on me le proposait, dit Françoise. Elle regarda Gerbert. D'ordinaire, ils étaient côte à côte ; elle était contente de le sentir près d'elle mais ils ne se parlaient pas. Cette nuit elle avait envie de lui parler. « Ça fait drôle de penser aux choses telles qu'elles sont en votre absence », dit-elle.

— Oui, ça fait drôle, dit Gerbert.

— C'est comme d'essayer de penser qu'on est mort, on n'y arrive pas, on suppose toujours qu'on est dans un coin à regarder.

— C'est marrant tous ces trucs qu'on ne verra jamais, dit Gerbert.

— Ça me désolait autrefois de penser que je ne connaîtrais jamais qu'un pauvre petit morceau du monde. Vous ne trouvez pas ?

— Peut-être, dit Gerbert.

Françoise sourit. Quand on causait avec Gerbert, on ren-

contraît parfois des résistances, mais c'était difficile de lui arracher un avis positif.

— Je suis tranquille à présent, parce que je me suis persuadé que où que j'aille, le reste du monde se déplace avec moi. C'est ce qui me sauve de tout regret.

— Des regrets de quoi ? dit Gerbert.

— D'habiter seulement dans ma peau, alors que la terre est si vaste.

Gerbert regarda Françoise.

— Oui, surtout que vous avez une vie plutôt rangée.

Il était toujours si discret; cette vague question représentait pour lui une espèce d'audace. Est-ce qu'il trouvait la vie de Françoise trop rangée ? Est-ce qu'il la jugeait ? Je me demande ce qu'il pense de moi... Ce bureau, le théâtre, ma chambre, des livres, des papiers, le travail. Une vie si rangée.

— J'ai compris qu'il fallait se résigner à choisir, dit-elle.

— Je n'aime pas quand il faut choisir, dit Gerbert.

— Au début ça m'a coûté; mais, maintenant je n'ai plus de regrets, parce que les choses qui n'existent pas pour moi, il me semble qu'elles n'existent absolument pas.

— Comment ça ? dit Gerbert.

Françoise hésita; elle sentait ça très fort; les couloirs, la salle, le plateau ne s'étaient pas évanouis quand elle avait refermé la porte sur eux; mais ils n'existaient plus que derrière la porte, à distance. A distance le train roulait à travers les campagnes silencieuses qui prolongeaient au fond de la nuit la vie tiède du petit bureau.

— C'est comme les paysages lunaires, dit Françoise. Ça n'a pas de réalité. Ce ne sont que des on-dit. Vous ne sentez pas comme ça ?

— Non, dit Gerbert, je ne crois pas.

— Et vous n'êtes pas agacé de ne jamais voir qu'une chose à la fois ?

Gerbert réfléchit :

— Moi, ce qui me dérange, c'est les autres gens, dit-il; j'ai horreur qu'on me parle d'un type que je ne connais pas, surtout si on m'en parle avec estime : un type qui vit là, de son côté et qui ne sait même pas que j'existe.

C'était rare qu'il en dît si long sur lui-même. Sentait-il lui aussi l'intimité émouvante et provisoire de ces dernières

heures ? Ils étaient seuls à vivre dans le cercle de lumière rose. Pour tous les deux la même lumière, la même nuit. Françoise regarda les beaux yeux verts sous les cils recourbés, la bouche attentive : — Si j'avais voulu... Il n'était peut-être pas trop tard. Mais que pouvait-elle vouloir ?

— Oui, c'est insultant, dit-elle.

— Dès qu'on connaît le type, ça va mieux, dit Gerbert.

— On ne peut pas réaliser que les autres gens sont des consciences qui se sentent du dedans comme on se sent soi-même, dit Françoise. Quand on entrevoit ça, je trouve que c'est terrifiant : on a l'impression de ne plus être qu'une image dans la tête de quelqu'un d'autre. Mais ça n'arrive presque jamais, et jamais tout à fait.

— C'est vrai, dit Gerbert avec élan, c'est peut-être pour cela que ça m'est si désagréable quand on me parle de moi, même si on m'en parle aimablement ; il me semble qu'on prend une supériorité sur moi.

— Moi, ça m'est égal ce que les gens pensent de moi, dit Françoise.

Gerbert se mit à rire.

— Ça, on ne peut pas dire que vous ayez trop d'amour-propre, dit-il.

— Leurs pensées, ça me fait juste comme leurs paroles et leurs visages : des objets qui sont dans mon monde à moi. Elisabeth s'étonne que je ne sois pas ambitieuse ; mais c'est aussi pour ça. Je n'ai pas besoin de chercher à me tailler dans le monde une place privilégiée. J'ai l'impression que j'y suis déjà installée. Elle sourit à Gerbert :

— Vous non plus, vous n'êtes pas ambitieux.

— Non, dit Gerbert, pour quoi faire ? Il hésita. J'aimerais pourtant bien être un jour un bon acteur.

— Comme moi, j'aimerais bien écrire un bon livre. On aime faire bien le travail qu'on fait. Mais ça n'est pas pour la gloire et les honneurs.

— Non, dit Gerbert.

Une voiture de laitier passa sous les fenêtres. Bientôt la nuit allait pâlir. Le train avait dépassé Châteauroux, il approchait de Vierzon. Gerbert bâilla et ses yeux devinrent roses comme ceux d'un enfant ensommeillé.

— Vous devriez aller dormir, dit Françoise.

Gerbert frotta ses yeux.

— Il faut qu'on montre ça à Labrousse tout fini, dit-il d'un ton buté. Il prit la bouteille et se versa une rasade de whisky.

— D'ailleurs, je n'ai pas sommeil, j'ai soif ! Il but et reposa son verre; il réfléchit un instant.

— Peut-être c'est que j'ai sommeil après tout.

— Soif ou sommeil, décidez-vous, dit Françoise gaîment.

— Je ne m'y reconnais jamais bien, dit Gerbert.

— Ecoutez, dit Françoise, voilà ce que vous allez faire. Couchez-vous sur le divan et dormez. J'achève de revoir cette dernière scène. Vous la taperez pendant que j'irai chercher Pierre à la gare.

— Et vous ? dit Gerbert.

— Quand j'aurai fini, je dormirai aussi; le divan est large, vous ne me dérangerez pas. Prenez un coussin et installez-vous sous la couverture.

— Je veux bien, dit Gerbert.

Françoise s'étira et reprit son stylo. Au bout d'un instant, elle se retourna. Gerbert gisait sur le dos, les yeux fermés; un souffle égal s'échappait de ses lèvres. Il dormait déjà. Il était beau. Elle le regarda un long moment; puis elle se remit à son travail. Là-bas, dans le train qui roulait, Pierre dormait lui aussi la tête appuyée contre les coussins de cuir, avec un visage innocent. Il sautera du train, il se haussera de toute sa petite taille; et puis il courra sur le quai, il prendra mon bras.

— Voilà ! dit Françoise. Elle examina le manuscrit avec satisfaction. Pourvu qu'il trouve ça bien ! Je crois qu'il le trouvera bien. Elle repoussa son fauteuil. Une vapeur rose se levait dans le ciel. Elle ôta ses souliers et se glissa sous la couverture à côté de Gerbert. Il gémit, sa tête roula sur le coussin et vint s'appuyer contre l'épaule de Françoise.

— Pauvre petit Gerbert, comme il avait sommeil, pensa-t-elle. Elle remonta un peu la couverture et resta immobile, les yeux ouverts. Elle avait sommeil, elle aussi, mais elle ne voulait pas dormir encore. Elle regarda les fraîches paupières de Gerbert et ses longs cils de jeune fille; il dormait, abandonné, indifférent. Elle sentait contre son cou la caresse de ses cheveux noirs et doux.

— C'est tout ce que j'aurai jamais de lui, pensa-t-elle.

nrf